Document generated on 04/23/2024 6:26 a.m.

Québec français

Comment Robert Soulières a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Number 129, Spring 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55767ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2003). Comment Robert Soulières a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (129), 109–111.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PROPOS RECUEILLIS PAR MONIQUE NOËL-GAUDREAULT

Comment Robert Soulières a écrit certains de ses livres

Lire ou ne pas lire...

Dans son enfance, Robert Soulières n'a jamais vu ses parents lire. Cependant sa tante Jeanne, institutrice à Valleyfield, lui apportait des livres. Il se passionne pour la BD, surtout pour *Coke en stock*, une aventure de Tintin. La lecture de *Vol de nuit* le tentait en 8e année. « C'est trop vieux pour toi », lui a dit un enseignant. Robert Soulières l'a emprunté de façon frauduleuse, étonné et choqué de ce manque de confiance envers ses capacités. Comme tout le monde à l'époque, il a raffolé des « fameux » *Bob Morane* ; il en lisait deux ou trois par semaine.

Plus tard, en 5e secondaire, c'est un professeur de français, M. Jacques Hovsepian qui aura une influence déterminante dans sa vie. Il lui fait découvrir Julien Green, Stendhal et plusieurs autres écrivains. Et c'est toujours ce prof dynamique qui amenait ses élèves, au théâtre, au musée, aux Grands ballets canadiens. C'est donc grâce à lui qu'il y retourne aujourd'hui.

À l'heure actuelle, il écrit des livres, les offre à sa mère septuagénaire ; les lit-elle ? Il ne le lui demande pas par délicatesse. Mais chose certaine, elle les conserve précieusement, dans une valise sous son lit, avec les photos de son mari décédé.

Chez lui, on trouve au moins 5 000 livres, dont les deux tiers pour la jeunesse. La fantaisie de Ronald Dahl et de Robert Munsch le séduit. Un seul de ses quatre enfants lit et c'est sa fille. Bref, la proximité du livre ne garantit rien, l'éloignement non plus.

Son travail d'éditeur l'oblige à lire beaucoup de manuscrits et beaucoup de tout : BD, poésie, essais, romans pour adultes et pour la jeunesse. On peut donc qualifier ses lectures d'éclectiques. Récemment, *Le couperet* de Donald Westlake, romancier américain, lui a plu, ainsi que *Les morts de la Saint-Jean* de Henning Mankell, un romancier suédois. Dans les livres qu'il retient, il aime la structure et que l'histoire parle de la « vraie vie » en même temps que d'une enquête.

Bien écrire, à son avis, est une aussi une question de souffle : pour les jeunes, il retient *LLDDZ* de Jacques Lazure pour la construction et les idées. Gilles Tibo, Hélène Vachon, Danielle Simard figurent également dans son panthéon. Par ailleurs, Robert Soulières aime fréquenter les classiques ; ses deux plus récentes lectures, *La dame aux camélias* et *Eugénie Grandet*, l'ont impressionné par leur façon de traiter des thèmes éternels : la vie, l'amour, la jalousie, la séduction, l'argent, la mort.

Orgueilleux, droitier et capricorne

Robert Soulières écrit de gauche à droite... comme tout le monde ! Non, il n'est pas gaucher, mais se déclare capricorne pour la détermination et la persévérance, même si l'astrologie le fait sourire ! Selon lui, tout le monde peut écrire. La preuve, c'est que tous apprennent à écrire dès l'âge de six ans. On ne peut pas en dire autant pour la musique, la peinture, etc. Seuls deviennent écrivains ceux qui ont le plus de vanité et d'orgueil ! Au début du moins, après c'est autre chose. Écrire, c'est séduire, attirer les regards sur soi, se faire aimer par plus de cinq personnes.

L'écriture le fascine énormément. Depuis quelques années, on publie beaucoup de livres sur ce sujet. Celui de Stephen King : *Écriture, mémoires d'un métier* est parmi ses préférés avec la merveilleuse collection que les éditions Trois-Pistoles publient et où l'on retrouve les François Barcelo, Philippe Haeck et Noël Audet.

Robert Soulières, pour sa part, n'écrit pas tous les matins : le temps lui manque tellement que deux ou trois années sabbatiques lui seraient nécessaires, car les projets sont nombreux ! Maintenant que sa maison d'édition est lancée, il essaie de consacrer deux demi-journées par semaine à l'écriture, de 9h à 12h. Il part d'un plan (action-personnages) et l'histoire continue de mûrir dans sa tête même quand il n'écrit pas. Rédiger dix pages par semaine, voilà son défi. Rien ne le pousse, mais contrairement à l'écriture, il ne pourrait pas vivre sans lire. Son record d'écriture : 27 pages dans une journée, mais la semaine suivante : rien !

Si beaucoup d'heures sont réservées à la correction, l'important reste d'écrire. Il prend des notes dans un petit calepin pour que l'idée ne s'envole pas à tout jamais. L'idée de départ lui vient n'importe quand, en montant l'épicerie, sous la douche, en auto ou dans les cafés. L'important, selon lui, est de se montrer observateur. Par exemple, l'idée de la

nouvelle *Une fille nommée Béluga* lui est venue en prenant un sandwich : le serveur était obèse. Robert Soulières a pris des notes cette fois-là (amour, grosseur, désir, etc.) sur un carton d'allumettes ! Certes, les sujets choisis reflètent ce qu'on a été, ce qu'on vit, ce que notre entourage vit.

L'écrivain-éditeur écrit à l'ordinateur, mais corrige sur le papier. Il reçoit les commentaires d'un petit comité de lecture composé de quatre ou cinq personnes fidèles et précieuses : Louis Émond, Roger Poupart, Ginette Guindon, Cécile Gagnon et Colombe Labonté, celle avec qui il dirige Soulières éditeur. Bien choisir ses premiers lecteurs, voilà qui est essentiel.

Un roman citadin écrit par un homme

Le visiteur du soir (1980) se vend encore entre 2 000-2 500 exemplaires chaque année, depuis plus de vingt ans ! Robert Soulières a refait la typographie et la page couverture, en plus d'effectuer de multiples petits changements à l'écriture. L'histoire se passe à l'école, au moment du Carnaval. Ce qui plaît ? L'aspect québécois, l'élément policier, le vol, la présence des ados et même une petite scène d'amour... Au début des années 1980, on publiait très peu de romans québécois pour la jeunesse (moins de dix par année). On dénombrait dans ce milieu très peu d'hommes : Serge Wilson, Raymond Plante, Bertrand Gauthier et lui.

Peu de romans citadins à signaler à l'époque. *Le visiteur du soir* est un roman de la ville, un roman policier où figure le peintre québécois Jean Paul Lemieux ; tout cela accrochait et accroche encore, heureusement, les enseignants et les ados. Robert Soulières a mijoté *Le visiteur du soir* en berçant son fils Guillaume. Il lui a d'ailleurs dédié son livre comme il dédie également tous ses livres à ses enfants, à ses amis. Contrairement au roman pour adultes, on ne peut pas écrire uniquement pour soi. Quand on écrit pour les jeunes, on écrit véritablement pour le lecteur, pour lui faire plaisir, pour lui dire que lire c'est super intéressant, que c'est un moment formidable à passer.

Cadavre et maïs soufflé

Un cadavre de classe, (paru en 1997, Prix M. Christie) est un roman très éclaté. Les 50 premières pages ont été rédigées à Noël 1995. Puis il a quitté les éditions de Pierre Tisseyre en août 1996. Le cadavre a alors repris du service et ce fut la folie la plus totale, la plus grande liberté, l'immense délire. Se sentir libre d'écrire tout et n'importe quoi est un grand luxe pour un écrivain. C'est le cas pour la série des *Cadavre*.

C'est pourquoi *Un cadavre de classe* ressemble à du pop-corn qui éclate. Comme il est éditeur, lui-même, il n'éprouve jamais de problème avec son éditeur pour y mettre un bout de tissu, un collant odorant ou une typo avec des effets visuels ! *Un cadavre de classe* se caractérise par un peu d'autodérision. Néanmoins, sous des allures « pas très futées », l'inspecteur se révèle un peu plus brillant qu'on pourrait le penser ! Ses lecteurs ont trouvé le roman « super drôle ». Son but à lui est de faire lire ! L'humour devient une belle façon de faire lire sans trop de peine.

San Antonio, Boris Vian, Alphonse Allais sont des gens qu'il admire. Même en traduction, Groucho Marx lui a paru délirant. Toutefois, l'humour se structure,

QUELQUES TITRES DE ROBERT SOULIÈRES

CONTES

Le baiser maléfique, illustrations de Stéphane Jorisch, Ovale, 1984, réédition Les 400 coups, 1995, 32 p. Finaliste au prix du Conseil des Arts 1995.

Une gardienne pour Étienne !, illustrations d'Anne Villeneuve. Les 400 coups, collection « Grimaces », 1998, 32 p. Prix Christie 1999.

Le bal des chenilles suivi de *Une bien mauvaise grippe*, Soulières éditeur, 2001, 72 p. (réédition).

L'abécédaire des animots, illustrations de Marjolaine Bonenfant, Les heures bleues, 2000, 64 p. Finaliste au prix du Gouverneur Général 2001 pour les illustrations.

Le Prince des marais, illustrations de Stéphane Bourrelle, Les 400 coups, 2002, 32 p.

ROMANS

Le visiteur du soir, éditions Pierre Tisseyre, collection « Conquêtes », 1980, 144 p. Prix Alvine-Bélisle 1981. Ce roman a été choisi dans la Bibliothèque du Parfait montréalais (1992).

Casse-tête chinois, éditions Pierre Tisseyre, collection « Conquêtes », 1985, 180 p. Prix du Conseil des Arts du Canada 1985. Traduit en catalan et en castillan. Boursier du ministère des Affaires culturelles.

Ciel d'Afrique et pattes de gazelle, éditions Pierre Tisseyre, collection « Conquêtes », 1989, 256 p.

Le chevalier de Chambly, illustrations de Stéphane Jorisch, éditions Pierre Tisseyre, collection « Papillon », 1992, 110 p.

Un cadavre de classe, Soulières éditeur, collection « Graffiti », 1997, 1000 p. [208 p.]. Prix M. Christie 1998. 2e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 1998.

Un cadavre de luxe, Soulières éditeur, collection « Graffiti », 1999, 224 p. 4e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2000.

Un cadavre stupéfiant, Soulières éditeur, collection « Graffiti », 2002, 228 p.

se peaufine : Robert Soulières prend des notes sur des jeux de mots, teste ceux qui marchent, ceux qui ne marchent pas. Écrire des livres humoristiques, c'est plus sérieux qu'on pense.

Vive le travail d'équipe !

L'idée de l'album *Une gardienne pour Étienne* (paru en 1998, Prix M. Christie) lui est venue cinq ans avant de le rédiger. Toute idée vient du réel. Ses enfants étaient jeunes. Il n'y avait pas beaucoup de livres sur les gardiennes. Cet album en livre une typologie : celle qui tricote, celui qui regarde la télévision, celle qui a un gros chien, celui qui vide le frigidaire. Finalement, la solution apparaît à la fin : la gardienne idéale est tante Philomène qui a toutes ces qualités-là, mais aussi tous ces défauts-là… !

Avec des rimettes simples, Robert Soulières s'est beaucoup amusé. Toute œuvre mûrit longtemps dans la tête de celui qui écrit. Contrairement à l'excitation des débutants en écriture, la maturité amène l'écrivain à peaufiner davantage, une fois qu'il sait dans quelle direction aller.

L'illustratrice Anne Villeneuve a travaillé avec lui. Elle ne « sentait » pas le début du récit. Elle a commencé à dessiner et il a refait les premières pages à partir de ses illustrations à elle. Cependant, le texte était complet dès le départ. La fin aussi a été reprise avec Anne. Aussi, Robert Soulières se réjouit-il de cette belle collaboration. D'ordinaire, l'auteur et l'illustrateur travaillent séparément : ce dernier ne doit pas sentir le regard de l'auteur sur son dos. Il faut donner carte blanche à l'illustrateur. D'où l'importance de choisir la bonne personne. Il connaissait Anne Villeneuve depuis quelques années. Son travail, comme celui de ses collègues, était de mettre en valeur le texte et d'apporter une touche personnelle et ça fourmille de petits cochons qui deviennent autant de beaux clins d'œil au lecteur.

Trop souvent les illustrateurs sont des mercenaires. Il faut bien gagner sa vie bien sûr, mais ce qui est absolument déterminant, c'est que l'illustrateur aime, adore le texte. Et le résultat n'en sera que meilleur si on assiste à la communion de deux imaginaires forts.

Mot de la fin

Il faut être très en forme pour écrire quotidiennement. Bien dormir, bien manger, avoir des relations harmonieuses avec les gens, représentent des conditions gagnantes. Robert Soulières en effet n'écrit que dans le bonheur. Et cette joie de vivre se communique souvent dans ses livres La persévérance, la discipline (le plus important est de s'asseoir devant l'ordinateur et de foncer) et la patience sont aussi des atouts majeurs. Et si le hasard donne un coup de pouce au moment opportun, c'est merveilleux.

Écrire est un luxe. Écrire est un grand plaisir de la vie pour cet écrivain qui aime la bonne chère et qui raffole du cinéma et du golf.

LA PART DU GROS

ROMAN

Yves Trottier

LES ÉDITIONS JCL

Un jour, dans une salle d'attente, un homme me fut particulièrement déplaisant. Je me mis alors à réfléchir sur l'essence d'un tel énergumène et j'en vins à imaginer ce que pourrait être l'égocentrisme élevé au stade de religion ou de philosophie du bonheur.

D'ailleurs, c'est en pensant à ce malappris que je ferai dire au protagoniste de mon roman:
« J'aime la vie, mais surtout la mienne.
Je suis, selon les dires de tous, désagréable, arrogant, impoli, malpropre, paresseux, lâche et vil.
Pourtant, loin de ternir mon inestimable bonheur, cette opinion qu'ont les autres de moi me ravit et me comble. Je ne saurais espérer plus grande béatitude. »

Toute ressemblance avec quelqu'un de votre entourage serait pure coïncidence…

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur

www.jcl.qc.ca